

Retour à Elbeuf

Journal d'enquête Mai-Juillet 2010

Jean-François LAE et Numa MURARD

Trente ans après une enquête ethnographique sur une cité ouvrière en Seine-Maritime, Jean-François Laé et Numa Murard, sociologues, retournent à la rencontre des anciens habitants. Mais la cité a été détruite. Il n'y a plus de traces. Avec une seule photographie de l'époque, nos sociologues arpentent les quartiers populaires de la ville. Les reconnaissez-vous ? Où sont-ils ? Que sont-ils devenus ? Le texte ici présenté est extrait de leur journal d'enquête.

Chronologie

En 1975 est construite la cité des Ecameaux, cité de transit regroupant les habitants de plusieurs taudis très dégradés du centre-ville d'Elbeuf.

Entre 1980 et 1983, deux sociologues enquêtent auprès des familles de cette cité (voir la bibliographie).

En 1987 la cité est démolie, les habitants sont dispersés, relogés dans le parc HLM ou dans le parc privé de la ville.

En 2007 une ancienne habitante de la cité écrit une lettre aux sociologues, donne et demande des nouvelles (voir Annexe : la lettre d'Angélique).

En 2010 une équipe de France-Culture reprend l'enquête, retourne à la rencontre des anciens habitants des Ecameaux.

Se retourner trente ans en arrière, suivre les traces du passé d'Elbeuf, recueillir des paroles de ceux qui étaient soit nos pilotes, soit des informateurs sur la vie quotidienne, telle est la tâche que nous nous sommes donnée. Avec une seule question, des plus banale, des plus ordinaire : « alors, comment on s'en est sorti de ce relogement ? Quelles ont été les différentes issues de cette cité de transit ? Quels sont les événements qui ont occupé cette évacuation et selon quelle chronologie spontanée ? » On le sait, « chaque génération reconstruit le passé dont il a besoin », d'où notre attention sur la place présente de celui qui parle. Comment met-il en perspective cet

éclatement de la cité en 1987 et que garde-t-il comme point de vue sur celui-ci ? Armés de ces questions basiques, nous nous retrouvons en terrain familier. Cette vieille habitude d'arpenter les rues, d'observer les courées, de voir dans un PMU les célibataires endurcis, les rendez-vous discrets aux angles des commerces, les regards qui interrogent et cherchent à suivre ce qui se passe. Nous avons cinq jours pour rechercher des traces des habitants que nous avons connus aux Ecameaux, et depuis dispersés dans la ville, avec en poche des noms, des prénoms, des surnoms aussi : Yoyo, Dédette, Papy, Tity. Il s'agit donc de remonter les pièces d'un puzzle, des informations des uns sur les autres, des adresses ou des lieux de rendez-vous. Très vite, on nous indique la place du Jet d'Eau, en face de l'église Saint Jean. C'est là que viennent tous les jours vers 10h-11h du matin hommes et femmes à la dérive, à dix pas du supermarché LE MUTANT, là où les bières sont les moins chères. Ce sont les gens à la rue qui connaissent les habitudes des uns et des autres ; comme des agents de police, ils observent les va-et-vient toute la journée. Malgré les imprécisions, ils savent qui est où et avec qui. (...)

Les modes de structuration de la mémoire

Lorsqu'on interroge le voisinage, ils se connaissent très bien visuellement ou par des surnoms, mais ne savent pas s'identifier précisément les autres. Et en plus ce n'est pas leurs affaires. En fin de journée, on parvient à rencontrer une « ancienne famille nombreuse » de treize enfants. On passe deux heures chez eux, au domicile des père et mère qui hébergent encore une fille de 40 ans et un fils de 35 ans mal en point. Et lorsqu'on évoque les autres familles des Ecameaux, ils savent décrire le cheminement à faire dans la ville pour s'y rendre, mais ne connaissent jamais le numéro exact de l'immeuble. Ils connaissent mal l'étage, et mélangent gentiment les numéros... Le 12 s'avère être le 27. Les noms des rues ont changé. Mais ils donnent les anciens noms. Nous insistons pour qu'ils nous expliquent comment s'y rendre. Ils donnent alors des repères étonnants : des magasins fermés depuis dix ou vingt ans ; un marchand de papier peint disparu depuis longtemps, l'ancienne usine de savonnerie fermée en 1970, l'ancien commissariat qui a déménagé en 1980, l'ancienne poste abandonnée en 1975. Tous ces repères n'existent plus en 2010, mais ils existent bien dans leur esprit comme une mémoire vive du passé.

Ainsi la mémoire garde la ville par stratification, par couche, au point de parler de la cité des Ecameaux comme vivante encore, alors qu'elle a été en partie détruite et totalement vidée de ses anciens habitants. Dès lors, ce qui est détruit ne le serait pas ? L'image persiste au point de baliser les cheminements contemporains.

La mémoire habitante, celle qui arpente les rues tous les jours, c'est comme un film, dit

Kracauer, qui isole et agrandit quelques détails visuels provoquant des « émotions souterraines ». Le présent se nourrit des événements passés, et « ces deux extrêmes se touchent » constamment dans la vie quotidienne. Vivre 60 ans dans la même ville, c'est être « hanté par des fantômes qui, sous la forme d'idées et de souvenirs, envahissent nos demeures, nos bureaux, nos cerveaux. » (Kracauer, *L'histoire des avant-dernières choses*, p. 177). Ici, pour les pauvres, ils envahissent les sociabilités et les rapports de classe : la direction des HLM, le CCAS, le Maire, les éducateurs. Ils vivent la ville comme une Institution. Car ils savent que ce sont « ces gens-là » qui font tourner la machine à laver les logements, qui provoquent les déménagements, tous les dix ans, des uns et des autres. Pour eux, l'État, ce sont ces quatre instances. Car ce sont elles qui décident pour eux, qui assignent les boîtes à habiter, conduisent les conditions matérielles de vie au quatre coins de la ville. L'État, c'est la Ville ; et la Ville, ce sont les attributions des logements ainsi que les Allocations pour vivre. L'État Allocataire, c'est ainsi que se structurent la mémoire et le présent de cette mémoire. Le noyau de la mémoire, c'est avant tout la pauvreté économique, l'habitation insalubre partagée, le repas unique de la journée, la soupe populaire, et ces dix années dans cette cité de transition. Cette mémoire est hantée par 4 fantômes : 1- L'insalubrité, 2- la famille K., figures légendaires du banditisme et de la révolte, 3- les huissiers, 4- les enfants placés. (...)

Que s'est-il passé ?

Le ciel est gris et le plafond est bas sur Elbeuf. Ciel normand d'automne en plein mois de mai. Il y a quelques années la municipalité a décidé de rebaptiser la ville Elbeuf-sur-Seine, pour mieux la distinguer de ses homonymes et de ses voisines, Saint-Aubin-les-Elbeuf et Saint-Pierres-les-Elbeuf, mais on ressent le même enfermement que dans les années 1980, le sentiment que la ville retient ses pauvres, les colle aux vieilles maisons sans lumière, aux façades décrépies, aux rues étroites, aux avenues défigurées par les couleurs criardes des bazars à deux euros, des kebabs, des magasins discount.

Beaucoup de ceux que l'on croise dans la ville ont des corps et visages fatigués, montrent ou cachent les stigmates de la pauvreté. Dans le centre-ville même, ou plutôt l'unique rue qui en tient lieu, les façades à colombage et les immeubles plus modernes affichent des interphones sur lesquels ne figurent que de rares noms, et s'ouvrent sur des halls d'entrée emplies de boîtes aux lettres sans plus de noms ni d'indications. Le retour en arrière, sur les lieux de l'enquête, crée un intense sentiment de malaise tant rien ne semble avoir changé. Trouble dans le temps : en trente ans, ne serait-il rien passé ?

Le sentiment subjectif de la pauvreté qui se fige dans les lieux et qui s'aggrave peut être

validé par quelques-unes des données que l'on trouve à l'Insee. Indicateur d'un déclin, la ville a perdu 3 000 habitants (soit 15% de sa population) depuis les années 1970. La population active est à dominante populaire, avec seulement 350 Cadres et professions intellectuelles supérieures sur 7000 actifs. Sur les 3000 actifs ouvriers, un tiers est sans emploi. Seulement 300 logements neufs ont été construits depuis 1990, la grande majorité des logements date d'avant 1975.

La situation actuelle à Elbeuf (à partir des données INSEE sur la commune)

Les variations de la population :

- 1975-1982 : - 2000
- 1982-1990 : - 620
- 1990-1999 : + 62

Soit 20.000 habitants en 1970 et 17.000 en 2010

Les catégories socio-professionnelles :

Ouvriers : 2940

Employés : 2204

Professions intermédiaires : 1280

Cadres et professions intellectuelles supérieures 372

Les qualifications : 2000 adultes (sur 13 000) ont le niveau Bac et plus

Les statuts d'occupation

Locataires 5429 (76 %)

Propriétaires 1555 (22 %)

Logés à titre gratuit 157

La situation sociale dans les 10 communes de l'agglomération couvertes par la Caisse d'allocations familiales d'Elbeuf

(Source : Rapport d'activité de la CAF d'Elbeuf 2009)

Le nombre d'allocataires dont le revenu par unité de consommation est inférieur au seuil de bas revenu est de 4543, sur un total de 12 236 allocataires (soit plus de 30%)

Les prestations familiales représentent plus de 50 % des ressources pour 3400 allocataires. Il y a 3000 bénéficiaires du RSA et 1000 de l'AAH

Le RSA « activité » (incluant une activité salariée) représente 600 dossiers, soit un quart de l'ensemble RSA.

Malheureusement pas de chiffre sur la commune d'Elbeuf en tant que elle. Ce sont des indications sur l'état de l'agglomération.

Le sentiment se renforce de l'enquête. Le retour automatique des ficelles du métier : au

square Saint-Jean où nous avons abordé un groupe d'adultes occupé à vider des cannettes de bière et à griller des cigarettes (quatre hommes, deux femmes) en leur demandant qui avait connu les Ecameaux, Jean-François prend à part le plus intéressant du groupe (« j'y étais, j'y suis né ») pendant que j'occupe les autres, glanant des bribes, je ne les occupe pas vraiment, d'ailleurs, je me contente d'être assis là, comme pour dire : « on est là » et répondre aux questions : « qu'est-ce que vous voulez ». La réponse : on est venu pour savoir comment ça s'est passé depuis le temps, comment les gens ont été relogés. Ca paraît crédible.

C'est dans la matière que gît le temps suspendu des modes de vie populaires : le carrelage sur les murs d'entrée ou la cage d'escalier, et le linoléum au sol des appartements, deux matériaux résistant aux agressions mais peu chaleureux. Dans l'entrée et dans la cuisine, où nous pénétrons rapidement, poussés par la force d'imposition de Bouboule, je ne sais plus où je suis : aux Ecameaux ? dans cette autre cité d'Oissel, un peu plus loin sur la Seine ? Deux assiettes de saucisses aux lentilles témoignent d'un repas en cours (il est 12 heures 30 environ), la troisième est fermement tenue en main par un homme qui paraît 70 ans, le père L., sa femme et sa fille ont quitté leurs assiettes pour accueillir les visiteurs avec une hospitalité sans façon. Nous aurons un peu plus tard un café tout à fait honnête. Oui, ils habitaient les Ecameaux, un des pavillons du haut, là où on mettait les grandes familles. Et oui, ils ont été expulsés, relogés dans des logements pourris du centre-ville et n'ont cessé de passer d'un logement pourri à un autre encore plus pourri, pendant 17 ans, jusqu'à ce que porte ses fruits la ténacité d'une des filles de la famille, qui a monté un dossier, pris un avocat, fait un procès et finit par obtenir pour ses parents ce logement HLM aux Puchot. « On a toujours payé notre loyer ». Ce point est décisif : pour être en position de réclamer, pour contester l'injustice comme ils l'ont fait, il faut être en règle avec son loyer. Madame L. et sa fille multiplient les signes attestant de leur statut de gens comme il faut. Oui, c'est vrai, certains là-haut ne payaient jamais leur loyer mais nous si. Oui, c'est vrai, certains partaient le soir pour un paquet de nouilles chez les éducateurs, mais nous c'était pour les ateliers, les séjours, les activités. Oui, c'est mieux que les vieux appartements dégradés du centre-ville, mais non c'est pas bien, d'abord un appartement ce n'est pas comme une maison, et puis ici, on est dérangé la nuit, il y a du bruit, parfois toute la nuit, vous comprenez... (Et la mère parle alors à voix très basse) « c'est les Noirs », il suffit qu'il y en ait un ou une, et il ou elle invite tous les autres.

Madame L. a eu treize enfants : médaille d'or de la famille nombreuse, précise-t-elle pas peu fière. La plupart semblent résider à Elbeuf ou dans les communes voisines, deux filles sont parties dans le midi. Tout le monde s'en est bien sorti affirme-t-elle. Jean-François demande des précisions sur leurs activités, « ce qu'ils font comme travail », les réponses sont moins précises, tantôt

Madame L. précise fièrement l'emploi d'une de ses filles comme aide-soignante, tantôt elle met plutôt en avant leur statut marital, le fait qu'ils sont mariés et ont des enfants, et pour l'un des derniers de ses garçons, elle indique sobrement : « il fait des stages », nous regarde, semble quêter notre approbation sur le fait que cette activité est honorable.

L'époux de Madame L. n'a pas lâché ses lentilles ni son verre de rouge. À nos questions il est répondu fièrement par son épouse et sa fille qu'il a toujours travaillé. Dans la chimie, à la PEC, une filiale de la Grande Paroisse où l'on manipule des produits très dangereux, le plus dangereux, l'acide sulfurique, a dévoré la jambe du père, il a une prothèse à la place de la jambe, « regardez-là », on nous la montre, on la sort de sous la table pour que nous puissions bien voir la prothèse rose pâle. Monsieur L. continue à manger, approuve, parle un peu dans sa barbe et dans ses lentilles, on comprend peu ce qu'il dit mais tout de même : « celui qui tombait dans la cuve, il n'en ressortait pas ».

Aller plus loin :

Deux documentaires seront diffusés sur France Culture :

- Retour sur enquête. Ethnographie d'une ville ouvrière
La Ville aux cent cheminées

- Retour sur enquête. Ethnographie d'une ville ouvrière
La mémoire en morceaux

Références bibliographiques de l'enquête :

- Jean-François Laé et Numa Murard, *L'argent des pauvres. La vie quotidienne en cité de transit*, Seuil, 1985.

- Jean-François Laé et Numa Murard, *Les récits du malheur*, Editions Descartes et Cie, 1995.

- Jean-François Laé et Numa Murard, « Célibataires à la rue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1996, 113.

- Jean-François Laé et Numa Murard, « L'éducateur photographe », <http://www.mouvements.info/L-educateur-photographe.html>

Publié dans laviedesidees.fr, le 21 décembre 2010

© laviedesidees.fr